

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 6

Artikel: Lo concert dâi z'osés : (dédié à Monsieur et Madame Troyon-Blaesi)
Autor: Dénééréaz, C.-C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198015>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lusion d'être déjà un homme et d'avoir quel-
qu'un à protéger, que tous vos sens sont en
éveil pour conduire d'une main sûre, qu'il fait
bon vivre !

Et les heures passent ainsi, jusqu'à ce que,
tout à coup, on entende le guet crier sur la
place : « Il a sonnè dou...ou...ou...ze ! »

— Eh, monté, que va-t-on me dire ? Allons-
nous-en.

Et l'on rentre en tapinois. Malheur à celui
qui n'a pas pris la précaution de mettre des
guêtres ou d'attacher le bas de son pantalon.
Il trouvera celui-ci raide de glace et passera
un moment peu agréable avant de se coucher.

Au printemps, les traînes se gâtent. De dis-
tance en distance, près des maisons, où le so-
leil est plus chaud, le terrain apparaît. On a
beau jeter chaque jour de la neige. Plus moyen
de se luger. Il reste une ressource. Dans les
prés, la neige fond chaque jour, et chaque soir
se recouvre d'une couche de glace sur laquelle
on peut marcher sans même imprimer ses
pas. La neige *porte* et l'on s'y luge miex en-
core que sur les traînes, jusqu'au moment où,
avec un soupir de regret, il faut remiser la
luge au galetas pour l'hiver prochain.

PIERRE D'ANTAN.

Le morceau patois qu'on va lire, dédié à
Monsieur et à Madame Troyon, est certaine-
ment une des plus charmantes compositions
qui soient sorties de la plume spirituelle du
regretté C.-C. Dénézéaz. Elle met en scène
presque tous les oiseaux de nos contrées, cha-
cun d'eux y joue son petit rôle, chacun d'eux
y va de sa joyeuse chanson. La fauvette et
l'alouette sifflent le soprano ; le merle les soli,
le corbeau, la basse ; la caille imite le tam-
bour, le chardonneret la flûte, le geai marque
les contre-temps, etc., toute cette description
est délicieuse.

Le concert des oiseaux fut inspiré à son au-
teur durant une superbe matinée d'été, où
tout vivait, chantait et se réjouissait dans la
campagne, où les prés « n'étaient qu'un beau
bouquet. »

M. Dénézéaz s'assit à l'ombre d'un cerisier
et écouta avec délices ce grand concert de la
nature, qui nous a valu *Lo concert dâi z'osés*,
dont la conclusion est vraiment touchante et
pleine de poésie. Nous ne pouvons la traduire
que d'une manière bien imparfaite. Pour en
apprécier toute la saveur, il faut la lire en pa-
tois.

« Ce fut là pour moi une véritable fête, nous
dit-il ; après avoir écouté ce concert durant
une matinée, je m'en allai le cœur rempli de
joie. Je me sentis meilleur, car ce concert
mélodieux était le concert du bon Dieu. »

Lo concert dâi z'osés.

(Dédié à Monsieur et Madame Troyon-Blasi.)

INÉDIT

Pè on bio matin dè tsautein,
Que fasâi on superbo teimps,
Sein on niolan su lè montagnès,
Tot remoavè pè la campagne.
Lè prâ n'étiot qu'on bio botiet
Yô tienson et tserdignolet
Fasant oure on galé ramadzo ;
Et ti lè z'osés dào foradzo
Aguelhi su dâi sapalons
Ao bin catsi dein dâi bossons
Du la poeinte dào dzo tsantâvont
Et très-ti tant bin s'accordâvont
Que cein fasâi lo refredon
Dè la pe galéza tzanson

Cé matin, don, mè promenâvo
Et tot ein traceint, y'attiutâvo
La musiqua dè cliiao chanteu,
Que cein redzoivè lo tieu.

Assebin, po lè mi poâi ouèrè
Mè su de : « N'ia pas ! mè faut dzouèrè ; »
Et à l'ombro d'on ceresi
Dein l'herba, ye mè su cutsi.

Adon, dè pertot ein on iadzo,
Dâi bou, dâi z'adzès, dâi brantsadzo,
M'est venu coumeint 'na brechon
D'on formidabllio refredon.
Y'oièssé d'aboo la fauvetta
Et la mayetise et l'aluetta
Que subliâvont lo soprano :
Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, do.
On arâi de 'na dâoce vioula
Que s'accordâvè avoué 'na ioula
Dào tant que c'étâi biaù et hiau.
Lo merlo desâi lo solò
Aguelhi ào coutset d'on tsâno
Yô lo gaillâ fasâi son crâno.
Lo corbé, su on gros noyi,
Yô sè tegnâi bin hiaut pèrtsi,
Fasâi la partiâ d'épouffârè
Et la cornelhie, la ronnrâ ;
Et po bin compliètà l'accœo,
Lo coucou fasâi lo ténœo.

(Faut tsouyi, quand lo premi iadzo,
On ouè, dein lo bou, son ramadzo,
Dè ne pas ètrè sein z'ardzeint ;
Porâi vo z'ein manquâ soveint ;
Mâ se vo z'âi dein la catsetta
N'a petita pice bliantsetta,
Va bin, et l'est tot cein qu'ein faut ;
Dè tot l'an, ne farâ défaut.)

Ye desé don que quand tsantâvè
La voix dâo coucou s'accordâvè.
La caille fasâi lo tambou
Et lo pequa-bou, lo toutou.
Lo páo djuivè la trompèta
Et lo tienson la clérinetta,
Tandi que lo tserdignolet
Ein meneint son galé subtillet
Dessuvivè tant bin la fiota
Sein jamé manquâ onna nota
Et sein min fèrè dè fausset
Qu'on peinsâvè d'o ransignolet.
Kâ stu z'ice sè caisivè
Quand lo petit dzo coumeincivè
Et ne voliâvè pas meclliâ
Son cantiquo tant bin subliâ
Ao chant dào moineau, dè l'agâce,
Dào bedju et dè la bécasce
Ao bin de n'autro gringalet,
Po cein que n'étâi pas solet
A fère autrameint què lè z'autro ;
Y'avâi onco dou bons z'apôtro
Que ne voliâvont coumeinci
Què quand lè z'autro aviont botsi ;
Kâ lo lutséran, la suetta
Atteindont, po fèrè l'âo chetta
Que lo sélâo sèyé mussi
Et lè z'autro z'osés cutsi.
Adon quand lo coo preind sa ioula
Et que sa pernetta a sa pioula,
On lè z'ouè tant qu'à la miné
Youlâ, pioulâ decé, delé,
Po fère à savâi âi mènadzo
Qu'atteindont on novèvezadzo
Se l'est on petit brelurin
Ao bin 'na bouébetta que vint.

Hormi leu, tota la volaille
Dein lo grand refredon s'ein baille.
Lo dzé fasâi lè contrèteimps ;
L'hirondalla, dè teimps ein teimps,
Méclliâvè sa petita nota
Ao rigodon dè la lenotta.
La verdâire, lo râitolet,
Baillivont l'âo coup dè sublliet
Ein mimo teimps què la bécasce
Dessuvivè lo cor dè chasse.
L'ouïe, la bora, lo pudzin
Avoué la dzenelhie assebin,
Fasant n'espèce dè trompèta
Que n'étâi pas adè tant netta ;

Mâ cliiao couâ-couâ, cliiao co-co-lâ,
Tot cein fasâi bin cresenâ.
La pédri, lo pindzon, la grèba,
Coumeint lo canari ein dzéba
S'ein baillont avoué l'âo menet
Po poâi derè l'âo petit bet
Ein faseint très-ti ào pi fèrè
Po sè teri lo mi d'affèrè.
Lo branla-quiua, l'éterné,
La creblietta, lo bounosé,
Baillivont assebin l'âo nota
Po sè djeindre à tota la fiotta ;
Et tot cein fasâi lo tredon
D'on formidabllio refredon.

Cè concert fut por mè 'na féta
Que y'ein avé tot pliein la féta ;
Et après l'avâi attiutâ
Tandi tota 'na metenâ,
M'ein alli lo tieu pliein dè dzouïo
Et ye mè seimbliâvo mein croûio ;
Kâ cé concert mélodieux
Etâi lo concert dào bon Dieu.

C.-C. D.

A quoi l'on peut s'amuser.

Il nous tombe sous la main un feuillet détaché
d'un ancien numéro du *Voleur*, contenant un
curieux article de M. Luc de Vos, et intitulé :
Une course d'escargots. L'auteur fait de ce
spectacle une description si amusante, que
nous n'avons pas résisté au désir de lui em-
prunter les quelques détails qu'on va lire. —
Le fait se passe dans un petit village de Vo-
lhyinie (Russie).

Le mot *course* paraîtra légèrement ambitieux
quand on saura que les héros du match en question
n'avaient pas même de pieds, qu'ils charriaient leur
maison sur leur dos, et qu'ils s'avançaient seuls,
sans le secours d'aucun jockey.

Naturellement, il n'y avait pas de tribunes, ni
quoi que ce soit de l'installation dispendieuse de
Longchamps.

Les moujiks (paysans russes) s'étaient tout sim-
plement rassemblés sur la place du village. Ils
avaient la toilette des grands jours : cheveux longs
coupés net sur la nuque, chemise de grosse toile
serrée par une corde à la ceinture, et — luxe su-
prême — les pieds chaussés d'espadrilles en écorce
de tilleul !

La foule allait et venait, échangeant des bonjours,
lorsque tout à coup elle frémit d'un murmure de
joie, et s'ouvrit devant un cortège de quatre hom-
mes.

Les nouveaux venus portaient sur leurs épaules
une rigole en bois formée de trois planches d'une
longueur de huit sagènes (huit mètres environ).
Cette rigole était la piste.

Avec précaution, elle fut posée sur le sol soi-
gneusement nivelé : la planche du fond devait ser-
vir de route, les deux autres s'élevaient sur ses
côtés, comme des remparts. Ces remparts étaient
garnis, à leur bord supérieur, de clous très rappro-
chés les uns des autres qui devaient s'opposer aux
tentatives d'évasion des coureurs.

Tout étant prêt pour les recevoir, les escargots
furent apportés — coquilles énormes d'où sortaient
des têtes curieuses, ébaubies, vraiment superbes
d'ambition et d'audace. Du reste, c'étaient les cou-
reurs les mieux entraînés de toute la région, et les
plus célèbres. Leurs performances volaient de bou-
che en bouche. Au milieu d'un solennel silence, ils
furent placés six de front à l'une des extrémités de
la piste. Leurs propriétaires les maintenaient en
attendant le signal du départ.

Ce fut alors que les paris s'engagèrent : entre
amis, entre voisins, il ne s'agissait que de kopecks,
de tasse de thé ou d'hydromel.

Nouveau silence : les escargots étaient lâchés !
Dès le début, deux des coureurs se débâtèrent et
grimperent aux parois verticales de la rigole. Long-
temps ils se heurtèrent aux clous entre lesquels
ils passaient leur tête ; mais les clous, rapprochés
comme nous l'avons dit, arrêtaient net leur co-
quille.

Les propriétaires des deux étourdis entrèrent en
fureur, éclatèrent en imprécations, puis, fatigués